



**HAL**  
open science

**Compte-rendu de l'ouvrage : Gwenaëlle Rot, François Vatin, Au fil du flux. Le travail de surveillance-contrôle dans les industries chimique et nucléaire. Revue Lectures - septembre 2017**

Michèle Dupré

► **To cite this version:**

Michèle Dupré. Compte-rendu de l'ouvrage : Gwenaëlle Rot, François Vatin, Au fil du flux. Le travail de surveillance-contrôle dans les industries chimique et nucléaire. Revue Lectures - septembre 2017. 2017. halshs-01713465

**HAL Id: halshs-01713465**

**<https://shs.hal.science/halshs-01713465>**

Submitted on 20 Feb 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gwenaëlle Rot, François Vatin, *Au fil du flux. Le travail de surveillance-contrôle dans les industries chimique et nucléaire.*

Michèle Dupré

Sociologue du travail. Chercheure au CMW. Equipe TIPO (Travail, Institutions, Professions, Organisations)

23/08/2017

Quand on ouvre le livre publié par G. Rot et F. Vatin : au fil du flux, on est tout d'abord frappé par ce qu'ils nomment dans l'avant-propos « un travail de sédimentation d'expériences » (p. 9). Certes ceci est un processus habituel dans tout acte de travail, y compris dans le travail intellectuel. Cependant, l'accent est mis dès les premières pages sur l'élargissement du regard du sociologue à d'autres modes de connaissance sur un objet, les industries du flux, où les tuyauteries en tous genres règnent en maître. La peinture (R. Arnould<sup>1</sup>), le film (A. Resnais), les séries américaines (figure d'Homer Simpson dans les films d'animation), mais aussi la littérature et la poésie (P. Naville, extrait de carnets inédits) sont convoqués pour en faire saisir la spécificité.

L'ouvrage s'ancre sur des recherches dans des industries à risques , menées sur deux terrains : chimie et nucléaire et à des périodes différentes : années 70 pour les travaux de F. Vatin sur la chimie et années 2010 pour les recherches de G. Rot sur la chimie et le nucléaire. Le titre : *Au fil du flux* condense l'analyse de ce milieu de travail dont nous allons ici retracer à grands traits la généalogie. L'ouvrage s'inscrit dans une lignée de travaux sociologiques au croisement de la sociologie de l'activité et de la sociologie économique, produits par les deux auteurs et par d'autres chercheurs, telle A. Bidet<sup>2</sup>. Il s'ancre dans la lignée des travaux de F. Vatin, et en particulier dans celle du livre *La fluidité industrielle* paru en 1987<sup>3</sup>. Les deux auteurs affirment leur positionnement en revisitant les grands

---

<sup>1</sup> G. Rot et F. Vatin ont été commissaires d'une exposition consacrée à la peinture figurative industrielle de R. Arnould : « La poétique industrielle » qui s'est tenue au Havre durant l'été 2016.

<sup>2</sup> Bidet Alexandra (dir.), *Sociologie du travail et activité. Le travail en actes, nouveaux regards*, Toulouse, Octarès Editions, coll. « Le travail en débats », 2006.

<sup>3</sup> Vatin François, *La fluidité industrielle*, Paris, Klincksieck, 1987. Cette publication résulte d'une étude économique et sociale d'une raffinerie de pétrole, commanditée par le Cordes, et d'une thèse que F. Vatin soutiendra en 1981.

débats en sociologie du travail, notamment entre G. Friedmann et P. Naville, au sujet de l'avenir du travail transformé par l'automatisation. La thèse forte, soutenue ici, se décline en deux propositions complémentaires : la chimisation de l'industrie préfigure l'avenir du travail industriel et le travail de production de l'opérateur n'est pas lié à la « peine » qu'il déploie, mais à sa capacité à ne pas interrompre le flux de la matière qui conditionne le flux financier. Il convient donc d'abandonner « la représentation additive de la production industrielle » puisque « le système est censé fonctionner par lui-même » (p. 24). G. Rot et F. Vatin reprennent à leur compte la thèse de P. Naville et Blauner, selon laquelle dans ces usines « le rapport entre travail et production s'inverse » (*Ibid.*), c'est à dire que les opérateurs sont le plus sollicités quand la production s'interrompt. Les auteurs avancent également une proposition méthodologique et épistémologique, élaborée à partir de la critique de la sociologie du travail et du développement des travaux sur l'activité et la production. Comprendre le travail implique de se centrer sur l'activité, concrète, technique. En exprimant ce parti pris fort, défendu dans plusieurs ouvrages, les auteurs se distancient fortement de la sociologie du travail classique qui, selon eux, s'est tournée vers l'emploi en délaissant l'observation du travail réel. Ils récusent également l'approche de ces entités productives par la sociologie des organisations, arguant du fait que « l'organisation n'existe pas en soi et ne peut se concevoir indépendamment de la nature concrète de l'activité et de ses finalités productives » (p. 86). Enfin, ils cherchent à se distinguer de la thématique du risque qui, selon eux, a dès les années 80 « pris une place centrale dans l'agenda des sociologues » (p. 100) suite à la publication de l'ouvrage d'U. Beck : *La société du risque* (1986). Cela aurait entraîné un biais méthodologique et épistémologique puisque les situations de crise auraient été étudiées au détriment de la banalité du travail industriel dans ces usines à haut risque. Exception faite de la recherche de M. Bourrier menée dans quatre centrales nucléaires<sup>4</sup>.

Les références à des sociologues, positionnés différemment dans le domaine de la sociologie du travail, sont nombreuses dans l'ouvrage. Elles constituent le socle sur lequel vient s'ériger le travail des deux auteurs au fil du temps. Ces références, partagées par les sociologues du travail, ne parlent cependant pas d'elles-mêmes pour des lecteurs peu

---

<sup>4</sup> Bourrier Mathilde, *Le nucléaire à l'épreuve de l'organisation*, Paris, PUF, Le Travail Humain, 1999.

familiers de cette littérature. Cela ne va-t-il pas à l'encontre de la volonté « d'éviter la langue de bois qui détourne les lecteurs des ouvrages en sciences sociales » (p. 10) ? Revendiquant un « style direct », G. Rot et F. Vatin font encore la part belle au jargon de la discipline, par exemple lorsqu'ils écrivent : « Le discours du prédécesseur sur le poste ne prend valeur de vérité que parce qu'il a été validé par une observation ou une reconstruction personnelle. C'est là le résultat d'une attitude épistémique, mais aussi déontique » (p. 60). Cependant, les auteurs accomplissent un pas de côté, élégant, par rapport aux codes en usage en sociologie en structurant le livre comme un concerto (pour tuyauterie<sup>5</sup>) avec une ouverture, suivie de quatre mouvements (le dedans et le dehors, le jour et la nuit, le calme et la tempête, le flux au péril de l'organisation) s'achevant sur un coda, condensé des idées sociologiques sous tendant l'ouvrage : De l'automatisation à la fluidité industrielle, de la sociologie du risque à la sociologie de la production.

Revenons au contenu de l'ouvrage : Les observations courtes (deux semaines dans chaque site) ont été menées sur deux terrains dits à haut risque : la chimie et le nucléaire. Plusieurs questions se posent alors : la réduction de l'objet au travail de conduite dans la salle de contrôle permet-elle d'éluder les différences entre ces deux secteurs industriels ? Le modèle d'organisation de la chimie présentée ici vaut-il pour l'ensemble du secteur ? L'opuscule peut-il être considéré comme une contribution à la sociologie de la sécurité ?

Les deux auteurs, sociologues du travail expérimentés, explicitent dès le début de l'ouvrage (p. 11) que leur projet n'était pas une comparaison des deux secteurs. Ils rejettent le reproche qui pourrait leur être fait en posant qu'il s'agit pour eux de « cerner les caractères les plus essentiels » (*Ibid.*). Le lieu du travail de production, à savoir la salle de contrôle, et la hiérarchie de proximité seraient alors la quintessence du travail dans ces usines. Certes dans les deux cas, c'est la matière qui travaille, les opérateurs accompagnant la transmutation à l'œuvre. Mais les différences de dangerosité de la matière impliquent sans aucun doute des modes opératoires différents. La salle de contrôle est dans ces industries le lieu où se cristallisent toutes les interactions entre les différents services, mais aussi entre l'usine et son environnement, tant administratif, que politique et naturel. Cela se traduit par

---

<sup>5</sup> Intitulé de l'avant-propos.

des dispositifs techniques, des procédures et règles spécifiques. Le travail d'organisation<sup>6</sup> y est perceptible. Il aurait été intéressant de prendre la salle de contrôle comme révélateur de ces différences. Quant au statut dans l'emploi, souligné dans l'ouvrage (p. 85), il diffère fortement entre les deux secteurs. Or, cet élément renvoie à l'état des relations professionnelles. Dans l'ouvrage toutefois, les organisations syndicales sont totalement absentes.

Dans les sites pétrochimiques où les observations ont été menées, les flux sont continus et les interventions sur la matière sont presque inexistantes. Il en va différemment dans la chimie de spécialité, secteur dans lequel l'auteur de cette note a conduit des recherches depuis 2004<sup>7</sup>. Les interventions sur la matière y sont plus directes. La salle de contrôle jouxte l'atelier où la conduite de la réaction peut se faire également, et les opérateurs sont à la fois « rondiers » et « tableauxistes ». Si cette coupure entre les deux fonctions, et donc entre le dedans et le dehors, constitue un caractère essentiel des centrales nucléaires et des sites pétrochimiques, elle n'est pas représentative de l'activité dans l'ensemble du secteur de la chimie. I. Merle<sup>8</sup> contraste au sein de la même usine le fonctionnement des ateliers.

Enfin, les deux auteurs disent « ne pas contourner la question de la sécurité industrielle » et « la saisir de façon plus pertinente en se centrant sur les dimensions permanentes et intériorisées de l'activité » (p. 11). S'il est vrai que les risques industriels majeurs sont rares, il est indéniable que la gravité d'un accident de process est élevée comme en témoignent les accidents survenus au cours des dernières décennies dans les deux secteurs concernés. Le travail de prévention est donc fondamental, il absorbe une partie non négligeable des ressources de l'entreprise, au sens large du terme, aboutissant à ce que G.

---

<sup>6</sup> de Terssac, Gilbert, *Travail d'organisation et travail de régulation*, in : *La théorie de la régulation sociale de Jean-Daniel Reynaud*, La découverte, 2003,.

<sup>7</sup> Dupré Michèle, Le Coze Jean-Christophe *Réactions à risques. Regards croisés sur la sécurité dans la chimie*, Paris, Lavoisier, Sciences du Risque et du Danger, 2014.

<sup>8</sup> Merle Ivonne In : *Qualité, prix, délais et sécurité : comment concilier l'inconciliable dans une usine chimique innovante?*, Michèle Dupré, Jean-Christophe Le Coze, *Réactions à risques. Regards croisés sur la sécurité dans la chimie*, Paris, Lavoisier, Sciences du Risque et du Danger, 2014, pp.133-152.

de Terssac nomme le paradoxe de la sécurité<sup>9</sup>. Certes, l'observation du travail de production est indispensable pour qui songe à parler de la sécurité industrielle dans une entreprise à haut risque. Mais la sécurité résulte aussi de l'activité d'autres acteurs de l'usine, eux-mêmes en lien avec leur environnement, et s'adapte tant bien que mal aux changements que subissent ces usines. Si les dysfonctionnements (incidents ou accidents) ponctuent le quotidien de ces usines, on ne peut cependant réduire leur émergence à deux causes « l'usure normale des installations et les erreurs de conduite. » (p. 46). Tous les sociologues contribuant à faire émerger une sociologie de la sécurité vont au-delà, en soulignant notamment la dimension organisationnelle sous-jacente à de très nombreux dysfonctionnements.

Cet ouvrage, agréable à lire pour les sociologues du travail, permet de revisiter ces univers industriels à haut risque. En s'inscrivant dans la banalité du travail quotidien, et non pas dans les moments de crise où la production est à l'arrêt, il nous montre la vie ordinaire des opérateurs en interaction avec la hiérarchie de proximité. Le prisme choisi, celui de l'activité et de la production, fait vivre ces univers où les écrans sont omniprésents, où le risque est permanent, non dénié, mais accepté comme étant une des composantes du travail. Cette seule dimension plaide pour la lecture de cet ouvrage.

---

<sup>9</sup> De Terssac Gilbert, Mignard Jacques, *Les paradoxes de la sécurité. Le cas d'AZF*, Toulouse, Octarès, 2011.